

30 janvier 1975 :

Il était une (première) fois

Lettre ouverte à tous ceux que, comme toi, j'ai eu la chance de croiser pendant ces 40 ans riches en solidarité, en amitiés, en amour et en rêves partagés.

Chère amie, cher ami :

Te souviens-tu où tu étais il y a quarante ans ?

Parce que moi je me souviens très bien. « Comme si c'était hier », pour utiliser une expression que je ne connaissais pas encore en ces temps-là, même si j'avais déjà une certaine connaissance de la langue française. Je l'avais apprise au lycée à une époque où on l'étudiait à égalité avec l'anglais. Une époque à laquelle la chanson et le cinéma français faisaient partie de notre quotidien culturel au même titre que Les Beatles, les *spaghetti western* ou Cent ans de solitude. Cette familiarité a-t-elle un quelconque rapport avec mon arrivée à Paris en ce jour de l'hiver 1975 ? Je ne sais pas.



La Westbanhoff à Vienne et la Gare de l'Est à Paris

Quoiqu'il en soit, c'est vers dix heures du matin que je descendis Gare de l'Est du train qui m'emmenait de Vienne (Autriche) où nous étions arrivés, exilés, début 1974. C'est à la maternité du *Lainzer Krankenhaus* qu'était née quelques mois plus tôt, le 21 mai, Antonia, ma fille ainée. C'est là aussi que, dans un cabinet médical sorti d'un film de Fritz Lang, un vieux gynécologue d'origine espagnole nous avait annoncé vers la mi-décembre que Diego était « en route » *Está en camino*, avait-il annoncé, hilare.

Mozart oui mais...

Comme tu peux imaginer, s'exiler en Autriche n'a pas été ce qu'on peut appeler un choix. Tout comme l'exil lui-même, ce fut une contrainte. Dans un contexte où la question de quitter le Chili était devenue pressante, vouloir choisir entre telle ou telle destination avait des allures de luxe déplacé. N'ayant jamais envisagé l'option de quitter le pays, déconnecté du Mapu, mon parti, et peu familier des méandres diplomatico-humanitaires, nous avons dû nous débrouiller et surtout improviser tout seuls. C'est finalement par des relations familiales – un oncle de Josefina avait été ambassadeur du Chili en Autriche - que nous avons pu accéder à leur ambassade d'Autriche à Santiago pour ensuite échouer – c'est bien le mot - à Vienne.

Une fois sur place, les premières réalités de l'exil ne se sont pas faites attendre. À la violence qui nous avait contraint à quitter notre pays s'ajoutait désormais la sensation que la maîtrise de nos vies était restée au Chili. Que nous étions retombés en enfance, obligés d'apprendre à parler (une autre langue), à « bien nous tenir » et à redevenir adultes dans un pays qui fonctionnait avec d'autres codes.

Avec en prime, les défis d'apprendre, loin de nos familles, notre tout nouveau métier de parents et celui de nous procurer – bien avant l'Internet, *whatsapp* ou le téléphone pas cher – des nouvelles de nos familles, de nos amis, de nos camarades et de nos espoirs restés là-bas, dans le Chili de Pinochet.

Pas facile de s'en sortir dans l'Autriche de 1974. Surtout que malgré mes efforts et mon goût pour les langues, l'allemand appris pendant les six mois passées à l'ambassade avec la méthode Assimil et l'aide des diplomates autrichiens, s'est avéré très vite insuffisant. En particulier pour partir à la pêche des (rares) informations sur le Chili disponibles dans les médias locaux.



La statue de Mozart dans le Burggarten

Mais, au-delà de tout ça, le cœur n'y était pas. Chaque jour, en allant à mon boulot de *Registry Clerck* au siège viennois de l'ONUDI, je passais devant l'Opéra, la statue de Mozart et le Hofburg, la citadelle impériale où plane encore le souvenir de la légendaire Sissi. Je m'étonnais du peu d'émotions que me procuraient alors des lieux et des monuments qui, dans d'autres circonstances, m'auraient enthousiasmé voire bouleversé. J'avais beau essayer de me « secouer », rien n'y faisait. J'étais dans un espèce d'état second.

Et Le Monde fut...

C'est chez **François Leguay**, un Français sympathique et généreux dont l'appartement de la Paulanergasse était devenu un véritable foyer d'accueil pour les exilés chiliens, que je découvris le journal **Le Monde**. Bien évidemment, à l'école de journalisme on nous avait parlé de son prestige et de son originalité mais je ne l'avais jamais lu.

J'y fis alors trois découvertes fort encourageantes: mon petit français scolaire *boosté* par un dictionnaire et l'aide amicale de François me permettaient de saisir l'essentiel des informations publiées ; il y avait souvent des nouvelles sur le Chili (rédigées pour la plupart par les excellents Marcel Niedergang et Pierre Kalfon) et les nombreuses informations sur les meetings, manifs,

déclarations des plus hauts responsables politiques français ou chiliens de passage à Paris donnaient à penser que la capitale française était devenue une espèce de Chili sur Seine. Sans aucun doute, en France, le Chili était moins loin.

Bien évidemment je suis devenu tout de suite « LeMond'addict ». J'étais loin d'imaginer que, 20 ans plus tard, je deviendrais leur correspondant au Chili. Mais ça c'est une autre histoire.

Il faut que tu viennes...

Le hasard faisant comme tu sais bien les choses, c'est peu de temps après - fin 1974 - que je reçus le coup de fil d'un de mes camarades de la direction du Parti à l'extérieur. Installés à Paris, ils avaient retrouvé ma trace grâce à un ami chilien qui avait quitté Vienne pour s'installer à Rome et avait croisé l'ami du copain de la femme d'un camarade qui...

Bref. Sans trop d'effusions amicales, précautions oratoires ou détails de ceux qu'à l'époque il valait mieux éviter au téléphone, l'un de mes camarades, Rodrigo Gonzalez – aujourd'hui député du parlement chilien – m'a tout simplement dit : il faut que tu viennes ! La sensation que l'Autriche représentait un double exil et l'envie pressante de reprendre contact avec mon histoire, le Chili et mes compagnons de combats et de vie depuis la création du Parti en 1969, me firent accepter avec empressement la proposition de me rendre à Paris presque sur le champ.

C'est ainsi que le 29 janvier au soir j'abordais à la *Westbahnhof* de Vienne le train qui, après un voyage de 12 heures via Linz, Salzbourg et Munich, me déposait le lendemain matin Gare de l'Est à Paris. J'étais tout à la fois ému, anxieux et envahi par plein de sensations excitantes et, selon moi, prometteuses. Avec le recul, je me dis qu'après le sentiment de « *game over* » éprouvé après le coup d'état, le seul fait de marcher pour la première fois dans les rues de Paris me faisait croire, dur comme fer, qu'un autre monde était encore possible. Quand et comment ? Je n'en savais encore rien mais le sentiment était puissant.

Jetons, hygiaphones et grenouilles

Peu de temps avant le coup d'état, mes responsabilités de responsable de l'agit-prop de Mapu, m'avait conduit à m'occuper d'une « cellule » d'artistes peintres parmi lesquelles se trouvaient quelques figures remarquées du monde des arts plastiques chiliennes : Irene Dominguez, Teresa Vicuña, Ana María Lira, Inés Harnecker et la jeune et charmante Gabriela « Pocha Vargas », devenue au fil du temps une bonne copine. Je ne me souviens plus comment est-ce que j'avais appris qu'elle était installée à Paris avec son compagnon. Je ne me souviens pas non plus comment j'avais fait pour me procurer ses coordonnées. Toujours est-il que, sachant que je venais à Paris, elle m'avait proposé de m'héberger dans leur appartement rue Ernest Renan, dans le XV arrondissement. Tout s'était passé par courrier (postale bien entendu), car ils n'avaient pas de téléphone. « Tu viens directement et s'il n'y a personne à la maison tu vas dans un café puis tu reviens. Nous on sera de retour *en la tarde* ». Vague formule chilienne pour définir une plage horaire qui peut aller du milieu de l'après midi au début de la soirée.

Arrivé à Paris, vint le temps de commencer (encore!) à découvrir non seulement des mots mais aussi des objets et des « us et coutumes » qui feraient par la suite partie de mon quotidien : à commencer par les *jetons*, indispensables pour utiliser le *Taxiphone* avec lequel devais appeler « El Oso » (un autre copain de la direction du Parti) pour notre rendez-vous du lendemain. Et puis le *carnet* de tickets de Métro qu'on se procurait dans un *guichet* où il fallait prendre soin de « parler devant le *Hygiaphone* ».

Le jeton et le Taxiphone ayant fait leur boulot j'ai pu joindre « El Oso » qui, outre une chaleureuse bienvenue, me donna l'adresse de notre rencontre du lendemain : ce serait Place de la

République, juste en face du magasin Bata. « *Tu ne peux pas le rater, c'est pareil que chez nous* » avait-il ajouté, faisant allusion au fait que le géant de la godasse mondialisé faisait depuis toujours partie de nos garde-robes chiliennes.

Vu que j'avais le temps, que l'heure de manger était arrivée et que les émotions et l'excitation m'avaient donné faim, j'ai décidé d'entrer dans un café où, tout en mangeant un morceau, je profiterais d'écrire la carte postale que je venais d'acheter chez le marchand de journaux pour l'envoyer au Chili à mon frère Sergio dont l'anniversaire est précisément le 30 janvier.

Ne connaissant encore rien en matière de restaurant parisien, j'ai décidé de faire simple et pratique et entrai dans un qui était juste en face de l'entrée du Métro que je devais prendre juste après. C'est ainsi que la brasserie « Les tramways de l'Est » devint mon entrée en matière dans la gastronomie française. Jusque là et tout comme le journal Le Monde, je ne la connaissais que par ouï-dire. Coupant court à tout velléité de chercher à comprendre les noms sophistiquée des plats ou les aimables explications du garçon (oui, mon premier garçon parisien était fort sympa !), j'ai fait mon choix avec un critère mi-ludique, mi-curieux : « je veux ça » dis-je en indiquant avec mon doigt un nom de plat dont je ne comprenait pas le moindre mot.



J'ai vu arriver quelques minutes plus tard une sorte de mandala fait de petites cuisses que j'ai prises pour celles d'une caille ou d'un autre oiseau dans le genre. Je les ai mangées avec un mélange d'attraction et de prudence. Elles étaient délicieuses. Accompagnées de pommes de terre vapeur et d'une sauce verte qui, sans l'ombre d'un doute, avait une bonne dose d'ail. A boire ? Un verre de Côtes du Rhône s'il vous plaît (puisque je te dit que je ne connaissais rien à la gastronomie française).

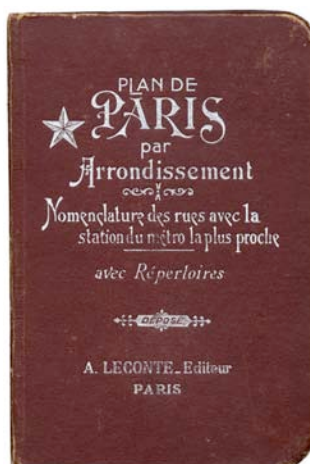
Le repas fini, j'ai demandé au garçon si c'était un oiseau et lequel. Ne va pas croire que je l'ai lui demandé avec la simplicité que je l'écris aujourd'hui. Je l'ai fait en lui montrant le plat avec mon index pour ensuite faire avec mes mains un battement d'ailes qui, tout en le faisant rigoler, l'a amené à se mettre à quatre pattes et à émettre un bruit dans le quel je finis par identifier...le croassement d'une grenouille.

Après avoir ri aux éclats et nous avoir mutuellement félicité pour nos talents d'imitateurs, je relus le menu et appris que je venais de manger pour la première fois de ma vie des « *Cuisses de grenouille à la bourguignonne* ».

Un demi, la guerre civile espagnole et le sud-ouest

L'heure était venue de mon premier voyage en Métro : *ligne-4-direction Porte-d'Orléans-jusqu'à-Montparnasse-ensuite-direction-Charles-de-Gaulle-Etoile-la première-c'est-Pasteur*, avait dit, d'une seul trait, la voix de l'autre côté de l'hygiaphone.

Arrivé sans problème à trouver la toute proche rue Ernest le vieux Plan de Paris couleur Leguay. Comme prévu, il n'y a Suivant son conseil je partis donc proche. Je l'avais repéré en face de la sortie de la station, à rue de Vaugirard. Il s'appelait - *demi s'il vous plaît* ». Accoudé au utiliser l'une des formules Paris peu de temps avant moi. Si demander un demi, m'avait-il



destination, je n'eus pas de mal à Renan, que j'avais vue et revue dans marron que m'avaient prêté les avait personne chez mon amie. m'installer dans le bistro le plus sortant du Métro car il était juste en l'angle du Boulevard Pasteur et de la forcément- « **Au Métro** ». « *Un bar, j'étais content de pouvoir conseillées par un ami chilien venu à tu veux « una cervecita », il faut soufflé.*

A côté de moi, deux amis discutaient en espagnol : « *si tes camarades anarchistes n'avaient pas foutu la merde ce « hijoputa » de Franco ne serait pas là* » martelait l'un deux. La discussion, que je suivis attentivement, dura longtemps et, très probablement, durait depuis longtemps. Agés d'une soixantaine d'années, les deux amis ne se pardonnaient rien mais ils avaient l'air inséparables. A regret, je quittai le café pour voir si mon amie était arrivée. Toujours personne. Retour donc au bistro où la discussion des deux espagnols s'arrêta juste le temps qu'ils me regardent, comme étonnés de mon retour, et s'adressent à moi dans un curieux mélange d'espagnol et de français : *encore aquí ?*

Il va de soi que je répondis en espagnol. *Ahhh, chileno !* se sont-ils exclamés lorsque j'expliquai pourquoi moi aussi je parlais espagnol. Et...qu'est ce que tu fais à Paris ? ont-ils demandé sans oser poser directement la question à laquelle je m'attendais depuis le début. *Estoy exiliado.*

Pas la peine de te faire un dessin pour te dire qu'à partir de ce moment-là la discussion mélangea allégrement Pinochet et Franco devenus deux facettes de la même histoire, deux vrais *hijoputas* qui – selon celui qui répétait à l'envie qu'il « était né et allait mourir communiste » - avaient tous les deux bénéficié du coup de puce des « salopards d'anarchistes » qui, comme d'habitude, avaient fait les jeux des *fascistas*.

Plongé de plus en plus dans un drôle d'état provoqué par le mélange de fatigue et l'accumulation d'impressions, je surveillais du coin de l'oeil la sortie du Métro (au cas où ma copine...) tandis que, entre amusé et attendri, j'assistais aux échanges entre ces deux irréductibles qui, presque quarante ans après, n'en avaient pas fini de ne pas être d'accord sur l'histoire qui les avait propulsés jusqu'à ce bistrot du XV arrondissement de Paris. Tout en les observant, je me demandais si notre propre histoire, encore fraîche, allait s'étirer aussi longtemps. Si quarante ans après...

Il était une fois dans le (Sud) Ouest...

J'ignore ce qu'ils sont devenus les deux camarades. La mort de Franco, survenue (enfin!) en cette même année de 1975, leur a peut-être donné la possibilité et l'envie de retourner à la maison. En tout cas, je suis sûr que, tout comme les personnages de «*Nous nous sommes tant aimés* », ils sont dû s'engueuler jusqu'au bout.

Mon amie Gabriela «*Pocha Vargas* », qui finit par arriver, je l'ai perdue de vue pendant des longues années et viens tout juste de la retrouver grâce à Facebook. Elle vit actuellement au Chili.

Quant à moi, après avoir rencontré mes propres camarades du Mapu, je suis rentré à Vienne tellement emballé que, juste un mois et demi plus tard, le 15 mars 1975, nous descendions tous les quatre (avec Diego encore « planqué » dans le ventre de Josefina), du même train à la même heure et à la même Gare de l'Est.

Ce fut le début d'une belle histoire de solidarités, de rencontres et d'histoires d'amour et d'amitiés qui durent jusqu'à aujourd'hui et dont tu fais partie. Bien entendu, et tu le sais bien, des ruptures, des déchirements et des douleurs il y en a eu aussi. Mais toujours est-il que quarante ans après, je suis content et reconnaissant et d'avoir pris alors la décision de venir (et plus tard de revenir) vivre avec toi quelques unes des belles histoires que nous avons vécues ensemble dans cette douce France (beau pays de mon errance...)



« Au Métro » est toujours là, en face de la station Pasteur, où il est devenu une sorte d'ambassade, d'enclave du Sud-Ouest à Paris. Magrets de canard, cassoulet maison et garbure y nourrissent cette convivialité si particulière que seules les gens du rugby, maîtres des lieux, sont capables de créer.

Entretemps, devenu moi-même « un gars du Sud-Ouest », j'écris ces souvenirs à Toulouse, où je vis depuis quelques années avec Sabina, ma chère et tendre épouse, petite-fille de républicains qui, tout comme les deux compères rencontrés jadis, quittèrent un jour l'Espagne pour aller voir ailleurs où la liberté y était.

Chère amie, cher ami :

En te racontant ces souvenirs d'il y a quarante ans, j'ai eu la sensation de boucler une boucle. Je ne sais pas encore laquelle. En tout cas sache que ce n'est pas celle de notre amitié et de nos rêves qui, pour moi, sont toujours aussi vivants et vivaces.

Un fuerte abrazo !

Eduardo

Toulouse, le 30 janvier 2015

Il était une (première) fois...